IDEAL

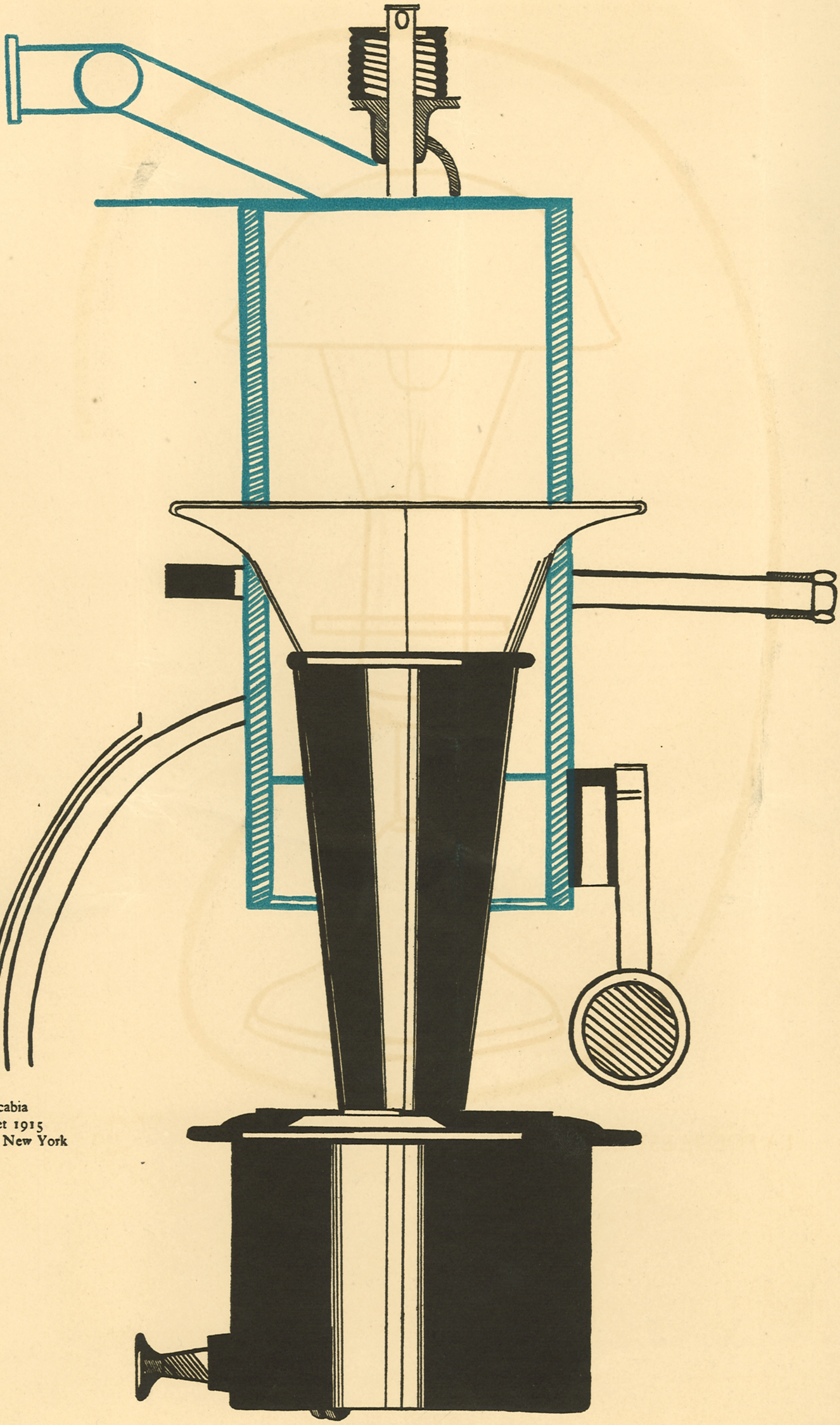
ICI, C'EST ICI STIEGLITZ

FOI ET AMOUR

291

F. Picabia
1915
New York

CANTER



F. Picabia
Juillet 1915
New York

LE SAINT DES SAINTS
C'EST DE MOI QU'IL S'AGIT DANS CE PORTRAIT

New York n'a pas vu d'abord,—n'a pas voulu voir après. Comme une jeune fille prudente ou comme une femme mariée économique, elle a pris toutes les précautions possibles pour ne pas s'assimiler l'esprit de l'art moderne, rejetant une semence qui aurait pu trouver un terrain des plus féconds. Car toutes les manifestations de l'activité nettement américaine sont tout à fait d'accord avec l'esprit de l'art moderne. Mais l'intellectualité américaine est une capote qui empêche toute conception nouvelle et autochtone. Cette intellectualité est réflexe, exotique, ou pour mieux dire du "titre fixe."

Méfiez vous, messieurs les américains, de vos intellectuels. Ils sont des contrefaçons dangereuses. Ils croient avoir une mission lumineuse, mais leur lumière brûle les yeux au lieu d'éclairer. Ils veulent vous féconder se croyant des étalons alors qu'ils ne sont que des castrés. Ils ne sont pas le produit du pays et leur idéal ne dépasse pas leurs intérêts personnels.

La critique ne travaille pas pour développer ses connaissances et les disséminer; elle travaille pour un salaire.

La presse a créé une fausse expression de la vie américaine. Elle a fini par créer une nécessité factice parmi le peuple américain en lui donnant un art faux et une fausse littérature. Elle n'a en vue que la spéculation.

La vraie vie américaine demeure inexprimée.

L'Amérique reste a découvrir.

Stieglitz a voulu accomplir le miracle.

Il a voulu découvrir l'Amérique; il a voulu que les américains se découvrent eux-mêmes. Mais pour atteindre son but il a employé la capote de la psychologie et de la métaphysique. Il a échoué. Pour avoir des résultats vivants, pou créer la vie—pas de capote!

Toute manifestation qui marque une évolution doit provenir d'un organe qui a lui-même evolué. Croire qu'il y a une évolution artistique lorsqu'au lieu de copier un arbre, l'artiste copie une fille de Broadway—c'est idiot!

Nous avons aussi dépassé l'âge du symbolisme. Nous ne croyons à la fleur d'oranger d'une jeune mariée que le lendemain.

L'art est un mensonge qui ne peut être vivant que quand il est né de la vérité; et il n'y a d'autre vérité que la vérité objective; les autres ne sont que des préjugés.

Stieglitz a voulu découvrir l'Amérique avec des préjugés.

Il a été le premier et le seul qui aît apporté a New York les différents points d'appui de l'évolution de l'art moderne.

Il a voulu suggérer.

Ensuite la Spéculation a amené une avalanche de peintures. Les lépreux, la valetaille de l'art, les sudras du progrès—les copistes—ont fait leur métier et ils ont cru être dans l'évolution parceque au lieu de copier un arbre, ils copiaient une méthode.

L'Amérique reste a découvrir. Mais pour le faire, il n'y a qu'un moyen: DECOUVRIR L'AMERIQUE.

Stieglitz, à la tête d'un groupe qui a travaillé sous le nom de Photo-Secession, a amené la Photographie que nous pouvons appeler statique, à son plus haut degré de perfection. Il était dans l'esprit américain. Il a marié l'homme avec la machine et il a obtenu des résultats positifs.

Quand il voulut en faire autant avec l'art, il importa des oeuvres qui auraient pu être des échantillons de la pensée moderne exprimée par la plastique. Il avait l'intention de les faire servir de point d'appui pour trouver l'expression de la conception de la vie américaine. Il trouva contre lui l'opposition ouverte ou l'imitation servile. Il n'a pas réussi à faire sortir l'expression individualiste de l'esprit de la communauté.

Ainsi, il a mis a l'épreuve le public s'occupant d'art en Amérique. Il a lutté pour changer leur *bon goût* en *bon sens*, mais il n'a pas réussi a mettre en marche l'énorme force d'inertie de leur suffisance. L'Amérique n'a pas eu la moindre idée de la valeur de l'oeuvre de Stieglitz. Succés, et succés sur une grande échelle est la seule chose qui puisse agir sur la mentalité américaine. Tout effort, toute tendance, qui n'a pas le rayonnement de la réclame restent ici pratiquement ignorés. L'Amérique, inflexiblement attend que l'expression de sa propre force soit exprimée en art.

En politique, dans l'industrie, dans la science, dans le commerce, dans la finance, dans le théatre populaire, dans l'architecture, dans le sport, dans le costume depuis le chapeau jusqu'aux souliers, l'américain a su exprimer son caractère. Il a su se défaire des prejugés européens et il a créé ses propres lois qui sont d'accord avec ses moeurs. Il s'est trouvé impuissant à en faire autant en art et en littérature. Il est vrai que pour exprimer notre caractère en art ou en littérature nous devons être ou bien absolument conscients ou absolument inconscients de nous mêmes. Les artistes américains ont toujours devant eux une censure intérieure formée par une éducation exotique. Ils ne voient pas directement ce qui les entoure, ils ne comprennent pas leur milieu.

De tous temps, l'art n'a été que la synthèse de la croyance des peuples. En Amérique cette synthèse est une impossibilité, car on y possède toutes les croyances. On y vit dans un changement continuel qui rend impossible la perpetuation et l'universalité d'une idée. L'Histoire aux Etats-Unis est impossible et ridicule. On y vit dans le présent, dans une lutte continuelle pour s'adapter à son milieu. Et si, il y a des groupes sociaux innombrables qui travaillent a obtenir des lois générales, des réglements de morale semblables à ceux de la police, au fond, personne ne les observe, et chaque individu demeure isolé, luttant pour sa propre existence physique et intellectuelle. Aux Etats-Unis il n'existe de sentiment général dans aucune sphère.

L'Amérique a la même mentalité complexe que le véritable artiste moderne. C'est une suite éternelle d'émotions, de sensibilité de ce qui nous entoure, enfin un besoin continuel de s'exprimer par la présent et pour le présent, avec la joie d'agir et l'indifférence d'arriver. Car c'est dans l'action que l'Amérique comme l'artiste moderne trouve sa joie. La seule différence entre eux est que l'Amérique n'a pas encore appris à s'amuser.

Le monde artistique américain se compose d'animaux à sang froid. Ils vivent dans une atmosphère imaginaire et hybride. Ils ont une mentalité de gougnottes. Ce sont des fleurs de création artificielle. L'Amérique n'a pour eux même pas le mépris.

De tous ceux qui sont venus conquérir l'Amérique, Picabia est le seul qui aît fait comme Cortez. Il a brûlé ses vaisseaux derrière lui. Il ne s'est muni d'aucune capote. Il a épousé l'Amérique en homme qui n'a pas peur des conséquences. Les résultats sont venus. Il nous les a apportés à "291" qui les accepte comme une expérience, et les publie avec la conviction qu'ils ont la valeur réelle que possède toute tentative vers la découverte d'une vérité objective.

M. De Zayas.

New York, at first, did not see. Afterward she did not want to see. Like a circumspect young girl or a careful married woman, she has taken all possible precautions against assimilating the spirit of modern art; rejecting a seed that would have found a most fertile soil. All genuine American activities are entirely in accord with the spirit of modern art. But American intellectuality is a protective covering which prevents all conception. This intellectuality is borrowed, exotic. Better still, it is a paste diamond.

Beware, messieurs the Americans, of your intellectuals. They are dangerous counterfeits. They believe themselves to have a luminous mission; but their light dazzles the eyes instead of illuminating. They wish to impregnate you, believing themselves stallions when they are but geldings. They are not a product of their country. Their ideal does not reach beyond their personal interests.

The critics do not work to develop their knowledge, or to spread knowledge. They work for a salary.

The press has established a false notion of American life. It has succeeded in creating in the American people a fictitious need for a false art and a false literature. The press has in view but one thing:—profit.

The real American life is still unexpressed.

America remains to be discovered.

Stieglitz wanted to work this miracle.

He wanted to discover America. Also, he wanted the Americans to discover themselves. But, in pursuing his object, he employed the shield of psychology and metaphysics. He has failed.

In order to attain living results, in order to create life—no shields!

Each manifestation of a progressing evolution must derive from an organism which has, itself, evolved. To believe that artistic evolution is indicated by artists copying Broadway girls instead of copying trees—is inane.

We have also moved on from the age of symbolism. It is only the day after that we believe in the orange blossoms of the bride.

Art is a white lie that is only living when it is born of truth. And there is no other truth than objective truth. The others are but prejudices.

Stieglitz tried to discover America with prejudices.

He first, and he alone, has placed before New York the various foundation supports of the evolution of modern art.

He wished to work through suggestion.

But soon, commercialism brought an avalanche of paintings. Those lepers, those scullery maids of art, those Sudras of progress—the copyists, got busy. They even believed themselves to be part of the evolution because, instead of copying trees, they copied a method.

America remains to be discovered. And to do it there is but one way:———DISCOVER IT!

Stieglitz, at the head of a group which worked under the name of Photo-Secession, carried the Photography which we may call static to the highest degree of perfection. He worked in the American spirit. He married Man to Machinery and he obtained issue.

When he wanted to do the same with art, he imported works capable of serving as examples of modern thought plastically expressed. His intention was to have them used as supports for finding an expression of the conception of American life. He found against him open opposition and servile imitation. He did not succeed in bringing out the individualistic expression of the spirit of the community.

He has put the American art public to the test. He has fought to change *good taste* into *common sense*. But he has not succeeded in putting in motion the enormous mass of the inertia of this public's self-sufficiency. America has not the slightest conception of the value of the work accomplished by Stieglitz. Success, and success on a large scale, is the only thing that can make an impression on American mentality. Any effort, any tendency, which does not possess the radiation of advertising remains practically ignored.

America waits, inertly, for its own potentiality to be expressed in art.

In politics, in industry, in science, in commerce, in finance, in the popular theatre, in architecture, in sport, in dress—from hat to shoes—the American has known how to get rid of European prejudices and has created his own laws in accordance with his own customs. But he has found himself powerless to do the same in art or in literature. For it is true that to express our character in art or in literature we must be absolutely conscious of ourselves or absolutely unconscious of ourselves. And American artists have always had before them an inner censorship formed by an exotic education. They do not see their surroundings at first hand. They do not understand their milieu.

In all times art has been the synthesis of the beliefs of peoples. In America this synthesis is an impossibility, because all beliefs exist here together. One lives here in a continuous change which makes impossible the perpetuation and the universality of an idea. History in the United States is impossible and meaningless. One lives here in the present. In a continuous struggle to adapt oneself to the milieu. There are innumerable social groups which work to obtain general laws—moral regulations like police regulations. But no one observes them. Each individual remains isolated, struggling for his own physical and intellectual existence. In the United States there is no general sentiment in any sphere of thought.

America has the same complex mentality as the true modern artist. The same eternal sequence of emotions, and sensibility to surroundings. The same continual need of expressing itself in the present and for the present; with joy in action, and with indifference to "arriving". For it is in action that America, like the modern artist finds its joy. The only difference is that America has not yet learned to amuse itself.

The inhabitants of the artistic world in America are cold blooded animals. They live in an imaginary and hybrid atmosphere. They have the mentality of homosexuals. They are flowers of artifical breeding.

America does not feel for them even contempt.

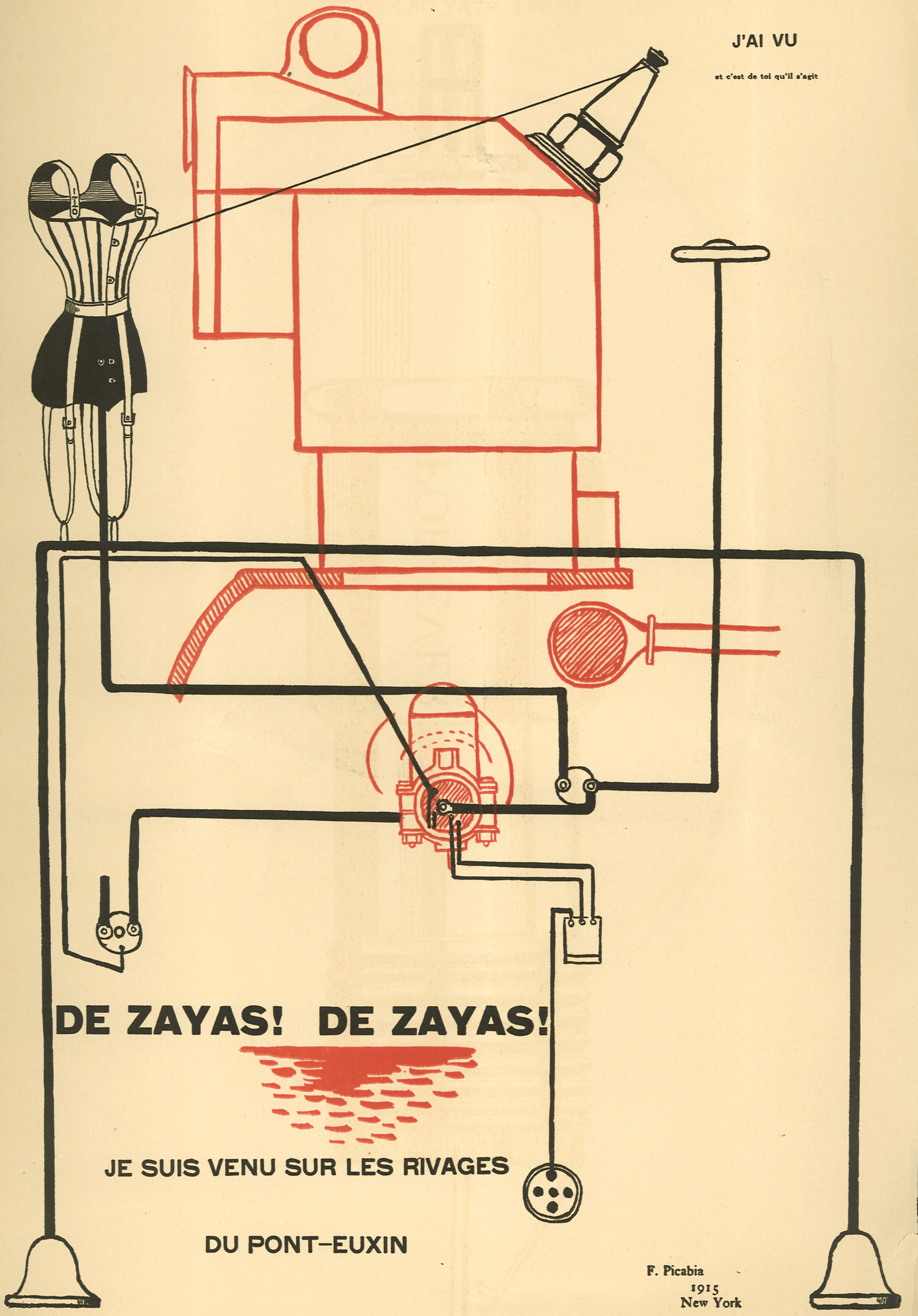
Of all those who have come to conquer America, Picabia is the only one who has done as did Cortez. He has burned his ship behind him. He does not protect himself with any shield. He has married America like a man who is not afraid of consequences. He has obtained results. And he has brought these to "291" which accepts them as experience, and publishes them with the conviction that they have the positive value which all striving toward objective truth possesses.

M. De Zayas.

291 TWELVE NUMBERS A YEAR.—*Subscription price, regular edition* ONE DOLLAR.—*Special edition limited to one hundred copies on special paper—Twelve numbers* TWELVE DOLLARS.—*Regular edition, Single copies Ten Cents. Single copies de luxe, prices on application.* ADDRESS ALL REMITTANCES TO PAUL B. HAVILAND, *291 Fifth Avenue, New York, N. Y.*

PORTRAIT
D'UNE JEUNE FILLE AMERICAINE
DANS L' ÉTAT DE NUDITÉ

F. Picabia
5 Juillet 1915
New York



J'AI VU

et c'est de toi qu'il s'agit

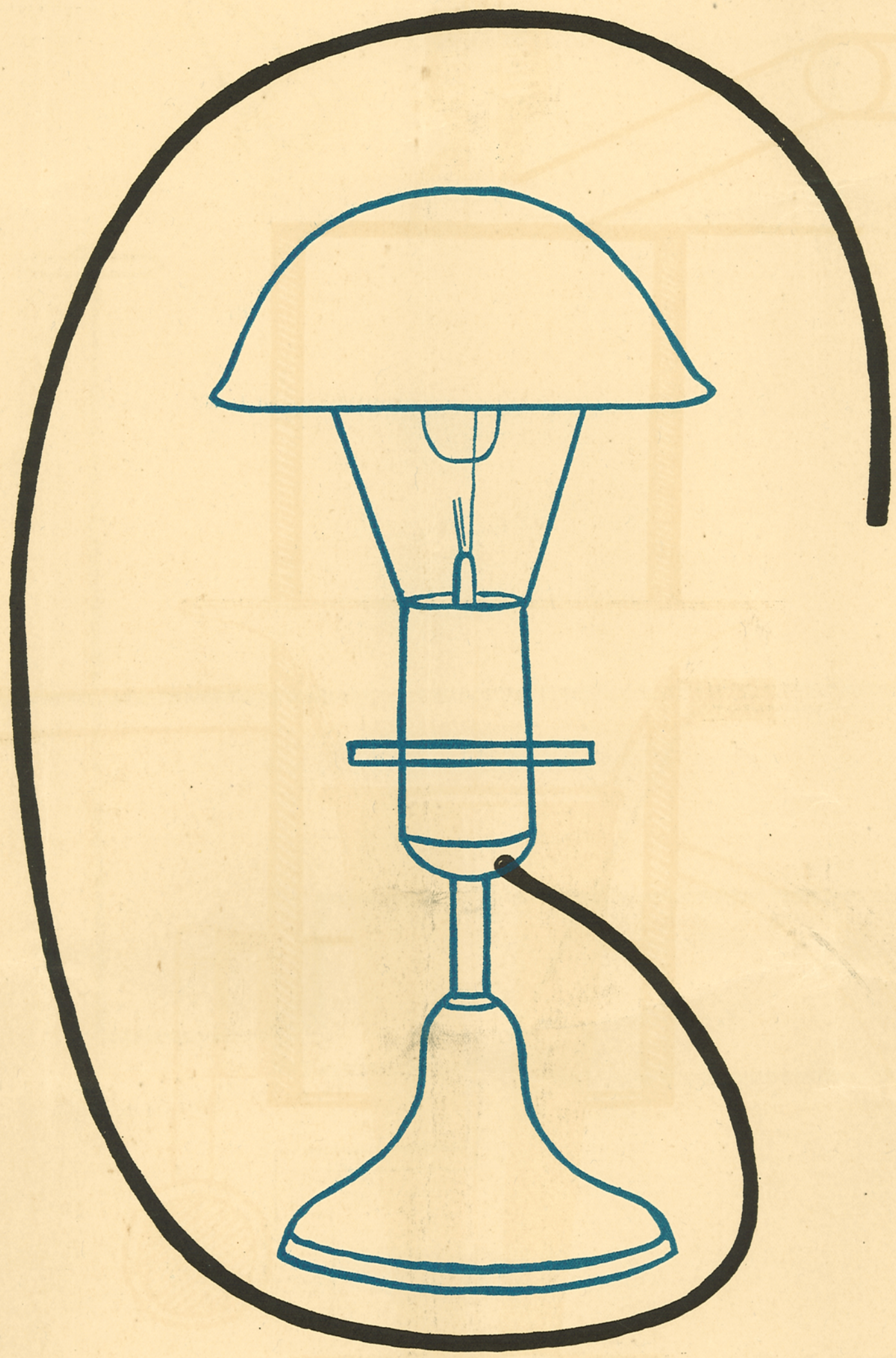
DE ZAYAS! DE ZAYAS!

JE SUIS VENU SUR LES RIVAGES

DU PONT-EUXIN

F. Picabia
1915
New York

VOILÀ HAVILAND



LA POÉSIE EST COMME LUI

F. Picabia
1915
New York